



LAURENT
MORLET

LA
GOUVERNANTE
DE MARILYN

ROMAN

C
CHARLESTON

LAURENT MORLET

LA GOUVERNANTE DE MARILYN

5 août 1962.

Dans une lettre destinée à sa sœur, la gouvernante de Marilyn Monroe s'interroge : « Est-ce moi qui l'ai tuée ? »

Rien ne prédestinait Eunice Murray, issue d'une famille très pieuse de Chicago, à côtoyer la plus grande star hollywoodienne de tous les temps. Pourtant, à l'aube de ses soixante ans, après avoir traversé une vie d'errance et de deuils, la chance semble enfin lui sourire quand elle entre au service de Marilyn.

Dans l'intimité de l'hacienda d'Helena Drive, les deux femmes s'approvoisent. Pendant neuf mois, Eunice partage les joies et les tourments de l'actrice comme personne avant elle. Jusqu'au jour où elle trouve Marilyn inanimée dans son lit. Que s'est-il véritablement passé la nuit du 4 au 5 août 1962, alors qu'elles étaient seules dans la maison ?

ISBN: 978-2-38529-517-2

19,90 € Prix TTC France



9 782385 295172

Rayon : Littérature française
Design : Constance Clavel
Photo : © Lawrence Schiller




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Laurent Morlet

LA GOUVERNANTE DE MARILYN

Roman



© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-517-2
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

À Joan Greenson, pour son amitié

5 août 1962

CAROLYN, MA SŒUR CHÉRIE, je profite de ce moment suspendu dans la nuit pour t'écrire sur ce vieux calepin qui me sert d'habitude à griffonner des esquisses quand je m'ennuie. Je t'écris parce qu'il n'y a qu'à toi que j'ai envie de me confier. Il n'y a toujours eu que toi pour me comprendre.

Le bois dur de la chaise mexicaine sur laquelle je suis affalée me rappellerait presque le banc en pierre de notre enfance. Mais rien ici ne me réconforte... Rien, sauf toi. Si seulement tu étais encore de ce monde. Si seulement je pouvais sentir ta présence. Je donnerais tout, Carolyn.

Tout pour que tu sois auprès de moi en cet instant maudit.

La vieille horloge de la cuisine se cale lentement sur cinq heures du matin. La maison, qui avant semblait aussi vaste que vide, regorge de silhouettes inconnues dont les murmures me transpercent comme des cris. Je frissonne sans parvenir à me contrôler, entre crise de rhumatismes et choc émotionnel. Je rêve de tordre les aiguilles de cette pendule pour revenir quelques heures en arrière. Bon sang, je n'aurais jamais dû accepter de dormir ici, mais le Dr Greenson,

son psychiatre, était inquiet de la savoir seule et m'avait demandé de rester.

Si j'avais refusé, tout aurait été différent, ne crois-tu pas ?

Il paraît que le destin se joue sur de petites décisions, sur d'infimes changements de trajectoire. Une chose est sûre : dans l'une des chambres, quelques cheveux blonds dépassent d'un drap de soie froissé. Un bras à la chair laiteuse pend hors du lit.

Marilyn est morte.

À travers la porte-fenêtre, j'aperçois la cour intérieure de l'hacienda s'éclairer par intermittence sous les lampes des photographes. Ces cafards sont de plus en plus nombreux à s'agglutiner derrière le portail, certains ont même décidé de grimper à califourchon sur les murs d'enceinte, leur viseur bien en main. « Ne faites confiance à personne, surtout pas aux journalistes », me répétait-elle à longueur de journée. Dieu qu'elle avait raison !

J'aperçois un agent de police faire le tri au portail tandis que la foule grossit à vue d'œil. Si j'étais lui, je ne laisserais personne entrer. L'endroit est déjà suffisamment envahi par la police et la presse, il est inutile d'en rajouter, nous ne sommes pas à Disneyland tout de même ! Quand je pense qu'hier encore, c'était moi et moi seule qui décidais des allées et venues. Je voudrais tous les chasser, leur dire qu'ils n'ont pas le droit d'être ici, que cette maison, c'est la sienne.

Mais je n'ose pas. Toi, tu en aurais eu le courage.

Ma nuit blanche a revêtu le noir de l'enfer. Du noir, encore du noir, celui des hommes en costumes, celui des tenues de la police, et même celui des gants de protection des médecins légistes. Tous foulent la demeure sans retenue, ils sont venus se repaître de la mort de la plus belle femme du monde.

Personne ne m'a encore interrogée, alors que c'est moi qui ai donné l'alerte. Je ne suis pas surprise, et ce n'est pas toi qui me diras le contraire, j'ai toujours été transparente,

quoi que je fasse et quoi que je dise. Je n'en veux à personne, Dieu m'a façonnée ainsi afin que je trouve ma paix intérieure.

Mais, tu le sais, je suis aussi une grande observatrice, je l'ai toujours été. C'est d'ailleurs cette qualité qui m'a permis de décrocher cet emploi il y a dix mois. Mon œil affûté ne loupe jamais la moindre bizarrerie, et je compte bien m'en servir une fois encore. Tiens, le jeune policier qui s'agite plus que les autres, il doit être d'origine italienne, il a le regard enfantin des fils uniques. Il tente de faire bonne figure mais il est mal dans sa peau, il est saisi par la peur. Et lui, là, juste à côté de moi, qui s'applique à calculer la distance entre chaque chaise autour de l'îlot central de la cuisine, il n'a pas l'air bien finaud. Je parierais qu'il ne comprend même pas ce qui le pousse à faire ça. Je me retiens de lui crier que tout s'est passé dans la chambre, et que cela ne sert à rien de gratter ailleurs.

Fermer les yeux pour échapper à ce capharnaüm, penser à toi, mon ange, et attendre calmement que l'on vienne recueillir ma déposition. C'est la meilleure chose à faire.

Et si c'était moi que la mort était venue chercher, au lieu de s'acharner sur cette pauvre enfant ? Qu'a-t-elle fait pour mourir si jeune ? Toutes ces questions m'assaillent et m'épuisent.

Carolyn, je ne peux m'empêcher de revenir à cet instant où tout a basculé, quand j'ai découvert le corps sans vie de Marilyn il y a déjà cinq heures. Hier soir, elle semblait vulnérable, c'est vrai, mais pas davantage que les autres samedis de solitude. Quand elle s'est enfermée dans sa chambre en fin de journée, j'ai senti ce vertige familial, cette peur qu'elle se perde, une fois de plus. Mais elle ne supportait pas qu'on la maternelle. Alors je n'ai rien dit. Et toi, ma sœur, qu'aurais-tu fait à ma place ? Aurais-tu pris les devants ?

J'ai peur, Carolyn. Peur de ce qu'ils diront, peur de ce qu'ils découvriront, de ce qu'ils choisiront de montrer, ou de cacher.

*Je t'avoue qu'à cet instant, je n'ai qu'une seule pensée en tête :
est-ce moi qui l'ai tuée ?*

*Carolyn, est-ce que c'est moi ? Dis-moi que tout n'est pas de
ma faute.*

Ton Eunice

Edward

3 août 1914

L'EMPIRE ALLEMAND vient de déclarer la guerre à la France. L'Europe tout entière se prépare à l'effroi et à l'inévitable chaos. Et pourtant, de l'autre côté de l'Atlantique, ce sont l'ordre et la paix qui règnent dans la petite chapelle swedenborgienne d'Urbana, dans l'Ohio.

Ici, le silence est sacré. Il vaut tous les serments. Vue d'en haut, la masse de fidèles ressemble à un essaim de mouches dociles. Seules les nuques blanches bien taillées contrastent avec l'uniformité noire des vêtements. Des nuques penchées dans une position de recueillement profond.

Les Joerndt occupent toute la dernière rangée de l'allée centrale. Le chef de famille, William, est accompagné

de sa femme Mary et de leurs cinq enfants, trois filles et deux garçons. Ils se sont récemment installés à Urbana, après que la tragédie s'est abattue sur eux il y a un peu plus d'un an, avec la mort prématurée d'un troisième fils âgé d'à peine 3 ans. C'est ici qu'ils ont choisi d'épancher leur chagrin dans la ferveur de Dieu, loin du bruit des grandes villes. Seulement, aujourd'hui, le calme est menacé par l'irruption d'un gémissement, un râle si ténu que personne pour l'instant ne l'a remarqué. Du haut de ses 12 ans, Eunice est la plus jeune des enfants Joerndt. Elle ressemble à un garçon manqué. Ses cheveux courts sont souvent mal coiffés, et ses épaisses lunettes soulignent une défillance oculaire congénitale. Le visage enfoui dans ses mains, elle laisse échapper de discrets sanglots. Derrière ses paupières closes, un tourbillon d'images agite ses yeux. Ce tourbillon porte le nom d'Edward.

Le matin même, Eunice a fait sa rentrée des classes dans le pensionnat de la ville dirigé par les adeptes de l'Église. Alors qu'elle se trouvait seule dans un coin de la cour pendant la récréation, Edward s'est avancé vers elle sans crier gare et lui a asséné un violent coup de pied dans l'entrejambe.

— Retourne d'où tu viens, maudite étrangère ! a-t-il hurlé du haut de ses 11 ans.

La douleur a été si forte qu'Eunice est tombée à genoux et s'est blessée sur le bitume graveleux. Elle a étouffé le cri qui lui montait à la gorge pour mieux ravalier sa peine, puis elle a couru se réfugier dans les toilettes des filles afin de reprendre ses esprits. La honte s'abattait sur elle sans qu'elle ait rien demandé ni fait et elle préférerait ne pas ébruiter l'incident. Il était hors de question qu'on lui colle l'étiquette de la victime dès le premier jour d'école. Cinq minutes

plus tard, Eunice était de retour dans la salle de classe, comme si de rien n'était. Sauf que les taches de sang séché sur ses socquettes blanches racontaient une tout autre histoire.

« Mon Dieu, arrêtez cette douleur, je veux tout oublier », implore la jeune fille dans sa prière.

Les Joerndt sont entrés en religion depuis plusieurs générations. Leur dévotion dirige chaque instant de leur vie. Ils suivent à la lettre les rigoureux préceptes d'Emanuel Swedenborg, le fondateur de la Nouvelle Église, qui les obligent à privilégier l'amour de Dieu à l'amour de soi. William Joerndt est un ancien témoin de Jéhovah. Il occupe aujourd'hui la fonction d'adjoint au secrétaire général du culte. Mary, sa femme, ne travaille pas et vit dans un mutisme permanent. Avare de mots mais aussi d'émotions, elle ne s'intéresse qu'à l'éducation de ses cinq enfants.

Eunice se tortille sur sa chaise, impatiente de rentrer à la maison. Elle redresse la tête pour regarder furtivement l'heure au carillon de la nef et se fige d'effroi. Edward est là avec ses parents. Ils sont assis au premier rang, celui des nantis. « Pourvu qu'il ne me voie pas », se dit-elle dans un instant de panique. Le jeune garçon est le seul de toute l'assemblée à ne pas adopter une position de recueillement. Il a le visage levé vers le prêtre, comme s'il voulait le mettre au défi.

Alors que la cérémonie touche à sa fin, et que chacun quitte la chapelle sans se presser, Edward passe devant les Joerndt, qui attendent leur tour pour sortir du rang. Cette fois, le jeune garçon a le nez pointé vers ses chaussures. « Je voudrais tellement lui crier dessus devant tout le monde. Ce serait bien fait pour lui ! » se surprend à penser Eunice avec un sentiment de vengeance qui lui était jusque-là inconnu. « Je m'en fiche qu'Edward

ne m'aime pas. De toute façon, je suis très bien toute seule. »

Enfermée dans l'amour de Dieu depuis qu'elle a appris à parler et à lire, elle ne s'intéresse pas à l'amitié. « Le danger, c'est les autres », lui rappelle son père en permanence. En fait, tout ce qui compte pour elle, c'est que Carolyn soit à ses côtés. C'est elle sa confidente, sa sœur préférée, son aînée de trois ans. Et il lui tarde de pouvoir lui raconter ce qui s'est passé avec Edward, une fois que la douleur aura disparu et que l'angoisse qui lui noue la gorge sera retombée.

Carolyn est une jeune fille intelligente et dynamique, au caractère bien trempé. La seule au sein de la famille qui ose se confronter à William. Plus petite, elle avait surpris son père en train de secouer un peu fort sa mère alors qu'ils se disputaient. Elle n'avait pas réagi sur le moment, mais elle s'était juré de ne jamais se faire marcher sur les pieds de cette manière, et encore moins par un homme. Par la suite, à l'adolescence, son esprit critique s'était aiguisé, notamment à propos de certains enseignements du culte qu'elle jugeait injustes envers les femmes. Elle est aussi la seule à avoir remarqué que quelque chose clochait chez sa mère. Il n'est donc pas surprenant non plus qu'elle soit la seule à avoir reconnu d'où provenaient les sanglots entendus plus tôt à l'église, et elle a hâte d'en connaître la cause.

Le chemin du retour se déroule dans le silence. « La parole est délétère », se plaît à répéter William quand ça l'arrange. La maison qu'ils occupent n'a que deux étages. Elle est trop exiguë pour loger confortablement les sept membres de la famille, mais cela ne semble poser de problème à personne. Se plaindre n'est pas une option chez les Joerndt. Chacun a son « coin » et

s'arrange avec l'espace dont il dispose. La cuisine pour Mary, le petit grenier fourre-tout pour les deux garçons, et le canapé du salon où la troisième fille passe son temps à dévorer des livres pieux. Eunice et Carolyn ont aussi leur propre endroit. Un lieu caché, s'amuse-elles à se convaincre.

— Allez, viens ! dit Carolyn à Eunice en lui attrapant la main, afin de l'attirer vers le débarras situé sous l'escalier et fermé par une porte.

Ce petit espace exigu, encombré de vieux draps et de bibelots oubliés, est leur refuge. Une enclave faite de pénombre propice aux confidences et à laquelle elles seules ont accès, grâce à une clef dont il n'existe aucun double.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lance Carolyn à voix basse, une fois qu'elles sont installées.

— C'est de ma faute, lâche Eunice en tournant la tête pour ne pas croiser le regard de sa sœur. Je crois... que j'ai dû faire quelque chose de mal à l'école.

— C'est quoi, cette histoire, hein ? Qui t'a fait croire que c'était ta faute ?

Eunice éclate en pleurs dans les bras de Carolyn et manque de se cogner au bas plafond de marches, tant leur étreinte est puissante. Ce n'est qu'au bout d'un moment, qui lui a paru interminable, qu'Eunice se ressaisit. Un instant aussi long que sa peine est lourde.

— Edward Miles... C'était écrit sur l'étiquette de son tablier, annonce-t-elle comme pour exorciser le nom, avant d'entamer le récit de son agression.

Puis elle pose cette question qui ne cesse de la tourmenter :

— Pourquoi il m'a fait mal ?

Carolyn garde le visage impassible. Elle essaie de capter le regard d'Eunice pour lui donner du courage.

— Tu n'y es pour rien, Eunice. Tu es l'être le plus pur que cette terre ait jamais porté. Ne laisse jamais personne te faire croire que tu es coupable, tu m'entends ?

— Mais pourquoi ils ne m'aiment pas ?

— Pardi, c'est parce qu'il a une case en moins ! Il faut s'aimer soi-même pour aimer les autres.

— Et comment on fait pour s'aimer soi-même ?

— Je t'apprendrai !

— Papa et maman... J'veux pas qu'ils sachent. Tu diras rien, hein ?

— Il manquerait plus que ça !

C'est alors que retentit la voix grave et sèche de William. Il est l'heure de rejoindre la table du dîner. Mais Carolyn n'a pas faim. Elle ne touche pas à son assiette de tout le repas. Elle n'a qu'une idée en tête : venger sa petite sœur. Il lui faut battre le fer tant qu'il est chaud. Il est hors de question de laisser passer une nuit sans que le crime reste impuni. Une fois le repas terminé et la table débarrassée, les parents sont les premiers à monter prier à l'étage. Carolyn en profite pour fouiller dans la sacoche de son père et y feuilleter l'annuaire des membres de l'Église. La chance lui sourit, M. et M^{me} Miles n'habitent qu'à trois pâtés de maisons.

Quelques instants plus tard, lorsque la maisonnée se retrouve plongée dans le calme et dans l'obscurité, Carolyn décide de mettre son plan en action, repoussant sa prière du soir au lendemain. Elle se saisit d'un vieux livre trouvé dans le grenier et elle descend le plus discrètement possible l'escalier, ses bottes à la main. Une fois dehors, elle se met à courir à grandes foulées pour rejoindre la maison d'Edward, encore bien éclairée. Sans attendre, elle frappe à la porte d'un geste assuré. Son visage reste de marbre, mais son cœur cogne fort dans sa poitrine.

C'est la mère d'Edward qui ouvre la porte. Elle porte une robe de chambre qui souligne ses formes généreuses. Ses yeux semblent brouillés par les effets de l'alcool. Son fils unique la rejoint sur le perron, curieux de découvrir qui leur rend visite à cette heure tardive.

— Bonsoir, madame, et salut, Edward, tu as dû oublier ton livre dans la cour de l'école tout à l'heure... Je suis venue te le rapporter, annonce Carolyn avec un grand sourire. Désolée pour l'heure, mais je pensais que cela vous éviterait des inquiétudes inutiles.

La mère d'Edward s'empresse d'attraper son fils, qui s'est réfugié dans ses jupons, et le pousse vers Carolyn. Désormais face à la jeune fille, Edward regarde le livre. Il sait qu'il ne s'agit pas du sien. Et il se demande bien ce que vient faire cette farfelue chez lui.

En même temps que Carolyn lui tend l'ouvrage, elle se rapproche et lui susurre à l'oreille, de manière que seul lui puisse entendre :

— Ton père... il m'a touchée, une fois, après la messe... et je vais le dire à tout le monde. Crois-moi, vous êtes aussi maudits que nous.

Edward se fige. Ses mains se mettent à trembler. Il ne comprend rien à ce que vient de dire Carolyn mais il sent que quelque chose de grave s'est passé. Sa mère, d'où elle se trouve, ne semble pas remarquer ce qui se joue. Au contraire, on l'entend au loin remercier Carolyn d'être sortie dans le froid glacial pour cette futilité qui aurait pu attendre.

— Ah oui, j'allais oublier, reprend Carolyn sans lâcher Edward du regard. Ma sœur te remercie pour le cadeau que tu lui as fait dans la cour de récréation ce matin. Elle s'appelle Eunice Joerndt.

— Je, je...

— Si jamais tu t'approches à nouveau d'elle, tu auras affaire à moi, conclut Carolyn avant de tourner les talons.

Satisfaite de son coup et ravie que justice ait été rendue de cette manière, elle est convaincue que Dieu lui pardonnera son « petit » mensonge. Les derniers pas qui la séparent de chez elle se font lentement. Elle veut profiter de la belle lumière nocturne offerte par la pleine lune avant d'aller se coucher. Elle ne voit pas que son père l'observe depuis la fenêtre à l'étage, furieux de la savoir dehors à cette heure-là. Quand elle pénètre dans sa chambre après avoir monté l'escalier sur la pointe des pieds, William est là qui l'attend, vêtu d'un pyjama aussi sombre que son regard.

— Ne me dis rien, tes excuses ne m'intéressent pas. Dès demain, et jusqu'à nouvel ordre, je fermerai ta porte à clé avant d'aller me coucher.

2

William

CELA FAIT MAINTENANT TROIS ANS que les Joerndt ont posé leurs valises à Urbana. Eunice n'a toujours pas beaucoup d'amis mais elle se sent plus en sécurité depuis que sa sœur partage le même lycée. Située aux limites de la ville, l'Urbana High School Elementary trône sur une petite colline à proximité de fermes agricoles. Parfois, quelques vaches s'aventurent dans la partie du campus la plus proche des champs, à la recherche de nouveaux pâturages. La récréation est le moment préféré des deux sœurs. Elles peuvent enfin se voir en tête à tête loin des parents. Comme à la maison, elles ont un « coin » bien à elles, derrière le préau, là où les herbes folles encerclent un petit banc en pierre et tentent de reprendre leur territoire.

Carolyn arrive toujours la première au rendez-vous. À 18 ans, elle a déjà tout d'une femme. Sa silhouette s'est

allongée, ses longs cheveux bruns divisent son visage et ajoutent une touche de sensualité à son regard voilé par un léger strabisme. Quand elle aperçoit Eunice se précipiter dans sa direction, elle lève un sourcil amusé en faisant mine de ne pas la remarquer, histoire de lui laisser reprendre son souffle.

La même mise en scène se répète quotidiennement. Assises côte à côte sur le banc, les deux complices font et refont l'avenir. Carolyn prend plaisir à décrire l'homme idéal, « celui qui lui fera quatre enfants qu'ils élèveront dans la doctrine d'Emanuel Swedenborg ». Eunice, quant à elle, ne fait jamais preuve d'originalité. Elle marche dans les pas de sa grande sœur et rêve d'un futur à l'identique.

— Moi aussi, tu sais, je veux avoir quatre garçons. Et puis ce serait chouette que mon fiancé et le tien soient frères, tu ne crois pas ? Il doit bien y avoir des jumeaux à Urbana, non ?

— Parce que toi, tu veux rester dans ce trou ? Des milliers d'innocents meurent chaque jour en Europe, et toi, tu gâches la chance que tu as de vivre dans un pays où on peut voyager librement ?

— Moi, je veux juste rester avec toi, Carolyn. Le reste, ça m'est égal.

On ne sait laquelle des deux prend le plus de plaisir à raconter chaque jour la même histoire. Est-ce Carolyn, qui ne supporte plus de vivre soumise aux diktats de son père, ou bien Eunice, qui plonge dans les prédictions de sa sœur pour mieux se trouver, elle qui ressemble encore à une enfant ? Il est vrai que l'adolescence ne l'épargne pas. Contrairement à sa grande sœur, son apparence physique n'a pas beaucoup évolué ces dernières années. Elle garde l'allure d'une petite fille mal fagotée qui ne prend pas soin d'elle. Seuls quelques boutons d'acné annoncent l'arrivée de ses 15 ans.

En ce matin d'automne, la cloche vient de sonner la fin de la pause, et pour la première fois, Carolyn n'est pas venue au rendez-vous. Eunice a passé la récréation seule sur le banc à arracher les mauvaises herbes qui venaient griffer ses mollets. Inquiète, elle se rend dans le bureau de la directrice pour l'alerter de la « disparition » de sa sœur.

— Carolyn est à l'infirmerie, elle a fait un malaise il y a une heure. Ce n'est pas étonnant, elle a une fièvre de cheval !

Ces mots frappent Eunice comme une gifle. Quelques jours auparavant, pendant la messe, elle a entendu une conversation entre son père et un fidèle à propos d'une grippe très dangereuse qui tue les gens par milliers, en ville comme à la campagne.

Se moquant de sa propre santé, Eunice insiste pour voir sa sœur. Le manque lui est déjà insupportable. À travers la porte de l'infirmerie entrouverte et pendant qu'on lui protège le visage à l'aide d'un gros chiffon, elle perçoit les longs cheveux de Carolyn, mouillés par la sueur, qui tombent lourdement sur les draps.

— Ce n'est rien, murmure Carolyn. Juste un peu de fièvre. Je serai sur pied demain.

Mais sa respiration saccadée n'augure rien de bon.

William est sommé par la direction du lycée de venir chercher sa fille de toute urgence. La rumeur de sa fièvre s'est ébruitée et elle n'est plus la bienvenue dans l'établissement. Une fois à la maison, Carolyn rejoint tant bien que mal sa tanière à l'étage, sous les regards craintifs et distants de toute la famille. William lui emboîte le pas et ferme la porte à double tour derrière elle, avant d'aller cacher les clefs dans la table de nuit de la chambre parentale. Barricadée contre sa volonté, Carolyn n'a pas la force de protester. À bout de souffle,

elle s'affale épuisée sur son lit et choisit de se laisser glisser dans un sommeil dont elle sait qu'il peut, à tout moment, durer pour l'éternité. William Joerndt refuse de faire appel à un docteur pour soigner son enfant, car les témoins de Jéhovah sont réticents aux actes médicaux. Mary se contente de baisser les yeux. Elle remet le destin de sa fille aux instances supérieures.

— Nous devons faire confiance... à notre créateur, répond-elle à Eunice qui l'implore d'intervenir.

Les jours passent dans un silence mortifère. Chaque matin, Eunice redoute le pire. Chaque matin, elle se colle à la porte de la chambre de Carolyn pour entendre un signe de vie. Mais sa sœur est trop faible pour émettre le moindre son. Eunice est bouleversée. Elle a l'impression que tout le monde dans la famille s'est habitué à l'absence de Carolyn comme si elle était déjà morte.

— Pourquoi personne ne parle de Carolyn ? lance-t-elle à table, un soir au dîner.

— À quoi cela servirait-il ? rétorque William. Aucune parole ne la sauvera, les prières sont bien plus fortes.

— Les prières ne suffiront pas, père. Sinon tous ces gens innocents ne seraient pas morts !

— Peut-être n'étaient-ils pas si innocents...

— Pourquoi tu dis ça ? Carolyn a fait quelque chose de mal ?

— Cela suffit maintenant, Eunice !

— Et vous ? Vous ne dites rien ? crie-t-elle à ses frères et sœurs.

Aucun ne répond. Tous ont le nez dans leur assiette ; ils ne veulent pas s'en mêler. Quant à Mary, elle s'est réfugiée dans la cuisine, prétextant apporter une dernière touche au gratin de pommes de terre. En fait, elle pleure en secret, même si personne n'est dupe.

— Aucun docteur ne la touchera avec ses aiguilles de malheur, ajoute William. À quoi bon vivre si on est impur ?

— Père, je t'en supplie. Personne ne va changer le sang de Carolyn.

— C'est pourtant comme ça qu'ils font pour soigner cette satanée grippe. Quelle bande d'impies ! Supplie Dieu de nous aider. Moi, je ne peux rien faire.

La semaine s'achève et rien ne s'est arrangé. Les quintes de toux de Carolyn sont de plus en plus insidieuses, profondes. Au lycée, Eunice passe ses récréations à pleurer sur son banc, impuissante. Mais au neuvième jour, alors que William a une énième fois refusé de faire venir un docteur, Eunice se décide à agir. Sans le savoir, c'est ainsi qu'elle choisit d'entrer dans le monde des adultes.

Elle a remarqué que le grillage qui entoure le préau est ouvert en deux à un endroit. En passant par la forêt juste derrière, elle aura le temps de faire l'aller-retour à la maison avant que la cloche ne sonne la reprise des cours.

Elle s'élance donc, en prenant bien soin de ne pas être vue. Elle court si vite qu'elle en a le souffle coupé. Quand elle pénètre à l'intérieur de la maison, l'atmosphère est lourde, le silence omniprésent. Comme tous les matins, sa mère assiste à la messe, son père est en séminaire, et ses frères et sœurs sont à l'école. Elle se précipite dans la chambre des parents, trouve la clef sans trop perdre de temps et se dirige vers la chambre de Carolyn.

— Carolyn ! C'est moi, Eunice. Je vais te sauver.

Eunice a du mal à tourner la clef dans la serrure tant la panique la rend maladroite. Quand elle entre enfin

dans la chambre, elle oublie de se protéger le visage. Mais elle s'en fiche d'attraper la grippe, si Carolyn meurt, elle est prête à partir avec elle.

Ce qui la frappe tout de suite, c'est la forte odeur de renfermé. Carolyn est là, immobile, les yeux ouverts, inexpressifs. Ses cheveux ressemblent à un vieux balai déplumé.

— Chut, ne parle pas. Je vais aérer la pièce et te donner à boire, lui dit Eunice dans un grand sourire tandis qu'elle pose sa main sur son front comme elle a vu faire sa mère tant de fois.

Carolyn lui attrape le bras.

— Merci, souffle-t-elle avec le peu de voix qu'il lui reste.

Eunice doit se dépêcher. Il risque d'être trop tard pour revenir au lycée avant que la récréation se termine.

— Je reviens. Je vais le chercher.

Carolyn esquisse un sourire. Le premier depuis neuf jours. Elle a compris que sa sœur s'est mise en quête de lui trouver un médecin. Eunice prend ses jambes à son cou et se dirige vers le cabinet médical du quartier dont l'enseigne est visible depuis le coin de la rue. En poussant la porte, elle est soulagée de voir que la salle d'attente est vide. Une secrétaire masquée l'informe que le docteur est en consultation. Son regard paniqué en dit long sur les ravages de la grippe à Urbana.

— Madame, je ne peux pas attendre, plaide Eunice en sanglots.

À ce moment-là, une porte s'ouvre. Le médecin providentiel fait son apparition, alerté par les gémissements de la jeune fille.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Pourquoi pleures-tu ? lui demande-t-il avec gentillesse.

— Ma sœur... elle va mourir. Elle a la grippe.

— On ne meurt pas de la grippe du jour au lendemain, ma petite fille.

— Je n'ai pas le droit de vous parler, Monsieur. S'il vous plaît, il faut venir maintenant, avant que mes parents rentrent.

Attendri par la détresse de la jeune fille, et intrigué par ce qu'elle vient de lui dire, le docteur finit par la suivre après avoir raccompagné son patient à la porte.

Quand il pénètre dans la chambre de Carolyn quelques minutes plus tard, il n'en croit pas ses yeux, stupéfait par la maigreur de l'altée.

— Qui s'occupe d'elle ? lance-t-il à Eunice, restée dans l'embrasement de la porte.

— Maman monte tous les jours la voir mais pas longtemps. Elle a peur d'attraper la grippe.

— Comment se fait-il qu'il n'y ait même pas un verre d'eau ? Tu peux marcher ou te lever, jeune fille ? demande-t-il à la malade avec une grande douceur.

Les yeux hagards, Carolyn lui répond d'un geste de la tête par la négative. Elle ne parle presque plus depuis qu'elle est prisonnière.

L'auscultation commence. Carolyn est si frêle que le médecin la touche du bout des doigts de peur de la briser. Les battements du cœur peinent à se manifester dans le stéthoscope. Le constat est sans appel : elle est à l'agonie.

— C'est criminel de la laisser dans cet état ! Je vais lui donner un traitement à prendre deux fois par jour, dit-il à Eunice en sortant un sac de pilules noires de sa vieille mallette en cuir. Trois gélules deux fois par jour. Tu diras à tes parents qu'il ne faut surtout pas qu'elle manque une dose.

— Mes parents ne doivent pas savoir que vous êtes venu.

— Pourquoi ?

— Ils ne veulent pas que ma sœur aille en enfer.

— Eh bien, c'est ce que nous verrons ! Disons que pour l'instant c'est notre secret à toi et à moi, d'accord ? Et je compte sur toi pour prendre soin de ta sœur et de son traitement. Pour tes parents, ne t'inquiète pas, je m'en occupe.

Touchée que le docteur lui confie la mission de sauver Carolyn, et après avoir effacé les traces de leur passage dans la maison, Eunice retourne au lycée, une lueur d'espoir dans ses yeux.

Au surveillant chargé de veiller aux entrées et aux sorties, elle prétexte s'être endormie derrière le préau et ne pas avoir entendu sonner la fin de la pause. Le mensonge passera comme une lettre à la poste, et personne chez les Joerndt ne saura ce qui s'est passé.

Le lendemain matin, alors que William et Mary prennent leur petit déjeuner, un policier se présente et leur demande de les accompagner au poste de police. Une fois sur place, ils apprennent qu'un médecin est venu chez eux la veille à la demande d'Eunice, et que ce dernier vient de porter plainte contre eux pour « maltraitance aggravée et non-assistance à personne en danger dans le cadre familial ». Sommé de se justifier, William invoque la religion comme unique argument de défense.

— Seule la loi de Dieu me guide, répond-il sèchement aux autorités.

Il est incapable de comprendre qu'il a mis la vie de sa fille en danger. Mary ne cesse de pleurer et reste muette pendant tout l'interrogatoire, fidèle à elle-même. Finalement, le couple est sanctionné d'une amende à payer sur-le-champ, rien de plus.

Sur le chemin du retour, William fulmine. La justice n'a pas à se mêler de ses affaires. Sali par les accusations, il reproche à sa femme de ne pas l'avoir soutenu face aux policiers.

— Tu n'as pas prononcé un mot. Tu crois que tes larmes nous ont aidé ? J'avais l'air encore plus coupable, lance-t-il à Mary.

— Je suis désolée, j'étais perdue. Tu crois que le docteur a raison et qu'elle va mourir ?

— Je crois seulement au pouvoir tout-puissant de Notre Seigneur.

— Je ne veux pas perdre mon enfant, c'est tout.

— Ce que tu vas perdre, c'est ton honneur. Te rends-tu compte que toute la ville va être au courant ? On va devenir la risée de notre église. Je suis désolé Mary, mais on ne peut plus rester ici. On ne sera plus jamais tranquille dans cette ville.

À peine rentré à la maison, William convoque les enfants pour leur annoncer sa décision de quitter Urbana. Furieux qu'un « étranger » ait pénétré sous son toit, il accuse Eunice d'avoir brisé sa confiance. Elle a désormais interdiction de monter à l'étage et dormira sur le canapé du salon. Quant à Carolyn, elle devient une hérétique.

Mais ce soir-là, pendant le dîner, forte de son audace toute neuve, Eunice tient tête à son père.

— Elle va guérir... C'est l'essentiel.

— Tu es aussi influençable qu'elle, gronde William. À cause de ce que tu as fait, nous allons devoir déménager.

— Mais père, ce sont juste des pilules pour la grippe. Je te jure, le docteur ne lui a pas fait de piqûre.

— Ce qui est fait est fait. Il est trop tard, Eunice. Tu nous as mis dans de beaux draps.